

JEAN-NICHOLAS VACHON

MINUIT
13

LA CORRIVEAU

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

1

La Nouvelle-Orléans, un peu après minuit

— Ils chargent un cercueil à bord de l'avion ! dis-je en plaquant mon nez contre le hublot qui jouxte mon siège.

Cette exclamation s'adresse à Julien, mais je l'ai lancée si fort que tous les passagers francophones qui prennent place dans les bancs avoisinants étirent le cou pour voir ce qui se passe à l'extérieur. Presque au même instant, les lumières de la cabine vacillent. De l'autre côté de l'allée, une femme demande l'heure à l'agent de bord qui l'aide à ranger son bagage. Je connais la réponse sans avoir à consulter ma montre.

— *It's precisely thirteen past twelve*¹, répond l'employée de la compagnie aérienne dans un anglais fortement teinté de l'accent des bayous louisianais.

1. « *Il est précisément minuit treize* » (anglais).

Un mauvais pressentiment m'envahit, mais Julien le chasse brusquement de mon esprit en me bousculant pour regarder à son tour par le hublot.

— Ça donne froid dans le dos, grommelle-t-il en constatant que je dis vrai. C'est un peu comme si on voyageait à bord d'un immense corbillard.

À l'avant de l'appareil, un bébé exténué se met à hurler dans les bras de sa mère. Les passagers, devenus impatients à cause du retard de plusieurs heures du transporteur, se hâtent de gagner leur place. Pendant que, penché par-dessus moi, Julien épie l'embarquement de la tombe, je farfouille maladroitement de chaque côté de mon siège pour trouver les extrémités de ma ceinture de sécurité. La climatisation de la cabine fonctionne mal et une désagréable odeur de renfermé accompagne la chaleur suffocante qui y règne.

— Je ne savais pas qu'on pouvait transporter un mort dans la soute d'un avion ordinaire, dit Julien en se redressant pour se caler dans son siège. Ah ! Je suis affamé ! Est-ce que tu as faim, toi aussi ?

— Je suis en nage et j'ai les nerfs en boule, dis-je sans quitter le cercueil des yeux. Ce ne sont pas des circonstances qui m'ouvrent l'appétit.

— Il fallait s'attendre à un peu de chaleur en visitant La Nouvelle-Orléans. On est quand même en juillet !

— Aurais-tu déjà oublié les neuf heures qu'on vient de passer dans un aéroport bondé dont la ventilation laisse à désirer ?

Le sang cubain qui coule dans les veines de mon ami explique sans doute l'étonnante résistance dont il fait preuve à l'égard de la chaleur. Pendant notre séjour en Louisiane, pas une seule fois il ne s'est plaint de la touffeur mortelle qui me faisait dégouliner de sueur. Le pire, c'est que je ne suis pas au bout de mes peines ; l'application météo de mon téléphone intelligent vient de m'apprendre que, à Québec, c'est la canicule. À mon retour, mon appartement situé au dernier étage d'un immeuble du centre-ville se sera transformé en un véritable four crématoire. Cette seule perspective achève de noircir mon humeur déjà massacrant.

Dehors, les bagagistes s'exécutent beaucoup trop lentement à mon goût, comme s'ils se plaisaient à manipuler la bière sinistre aux ferrures argentées. Même si je préférerais m'absorber dans la lecture de l'un des magazines que je me suis procurés dans une boutique de l'aéroport, je n'arrive pas à m'empêcher de suivre l'opération des yeux. Une seule pensée retient

toute mon attention : un mort va voyager avec nous.

— Ne t'en fais pas, dans quelques heures, on sera enfin à la maison, commente Julien avec une légèreté qui ne fait que m'irriter davantage.

Les agents de bord pressent les passagers de prendre place ; ils s'apprêtent à diffuser les consignes de sécurité. Le front plaqué contre le hublot, je baisse les paupières quelques secondes dans l'espoir de retrouver un peu de calme. La fraîcheur du verre me fait du bien, mais la cacophonie ambiante m'empêche d'éprouver une quelconque paix. Quand je rouvre les yeux, la tombe a disparu dans le ventre de l'avion et les bagagistes s'éloignent à bord de leur chariot hydraulique. Quelques minutes plus tard, la porte d'embarquement se ferme, la passerelle se détache de la carlingue et l'avion recule lentement. Bientôt, nous sommes sur la piste, prêts pour le décollage.

— C'est pas trop tôt, dis-je entre mes dents serrées.

Quand les réacteurs se mettent à rugir plus fortement, la climatisation connaît un regain de vigueur et dispense une fraîcheur que je n'espérais plus. Les lumières de la cabine s'éteignent ; un silence pesant s'installe aussitôt parmi les passagers. Quand l'avion s'élance,

une peur irraisonnée m'étreint. Malgré mon appréhension, l'appareil décolle doucement et s'élève dans le ciel voilé de La Nouvelle-Orléans.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? me demande Julien en fronçant les sourcils.

Je vais lui répondre, mais une importante secousse freine mon élan. De l'autre côté du hublot, un éclair puissant zèbre le ciel d'encre. Je me cramponne aux accoudoirs de mon siège, même si cela n'a aucun effet sur les turbulences que nous traversons.

— Accroche-toi ! Le commandant vient de demander au personnel de la cabine de se préparer à un atterrissage d'urgence.

— Mais pourquoi ? s'exclame mon ami, soudain anxieux.

Nouvelle secousse. Derrière nous, une femme n'a pas pu retenir un cri.

— En plus de l'orage, il semble qu'on ait un pépin technique.

Un sourire crispé sur le visage, les agents de bord regagnent leurs strapontins avant que l'avion amorce sa descente. Dans la cabine, plus personne ne parle et l'anxiété généralisée est palpable. À l'extérieur, on jurerait que la

tempête gagne en intensité. Des bourrasques malmènent les ailes de l'appareil et les nuages, menaçants, nous paraissent de plus en plus épais. À travers le ronronnement des moteurs, on peut entendre le tonnerre. Ses grondements ressemblent à une mélodie sourde et terrifiante, surgie des profondeurs du ciel pour nous accompagner dans ces moments d'angoisse.

— Tu crois qu'on va se poser sans ennui? me demande Julien.

— Je n'en sais rien.

Un rictus de terreur le défigure.

— Est-ce qu'on va mourir?

— Comment veux-tu que je le sache? Maintenant, tais-toi, s'il te plaît!

Dans la cabine, les lumières s'éteignent subitement, ce qui suscite chez les voyageurs une exclamation effrayée. Sur le siège voisin du mien, Julien se raidit et regarde de tous les côtés comme s'il espérait trouver réponse à sa peur dans les yeux des autres passagers. Les secousses s'intensifient et, au-dessus de nos têtes, un compartiment à bagages s'ouvre et se vide de son contenu. Les lumières d'urgence s'allument dans l'allée au moment où l'appareil émerge enfin d'une épaisse couche nuageuse. Par le hublot strié horizontalement de traces de pluie, je peux maintenant voir

les lumières de Québec qui se profilent sur l'horizon.

Un peu partout, les différents voyants lumineux commencent à clignoter. Certains passagers, devenus hystériques, ne savent plus réprimer les cris de frayeur que l'orage suscite chez eux. L'avion est happé par des turbulences si importantes que je commence moi aussi à craindre qu'il ne s'écrase. Je devrais être terrorisé, mais, curieusement, je garde mon calme. C'est stupide, mais ma sécurité ne me préoccupe pas autant que le sort du cercueil qui se trouve dans la soute. Je ne m'explique pas pourquoi je suis obnubilé par l'objet.

Les choses se corsent quand les soubresauts de l'appareil forcent l'ouverture de nouveaux compartiments et que des bagages se mettent à voler dans tous les sens. Une odeur de brûlé se répand instantanément dans la cabine, mais je ne perçois aucune fumée. À travers un concert de hurlements et les flashes répétés des éclairs qui déchirent la nuit, j'adopte la position d'urgence en agrippant le banc qui me précède et en y appuyant mon front. Enfin, dans l'espoir de me couper du chaos complet qui règne à bord de l'appareil, je ferme les yeux.

Tout à coup, c'est comme si je voyais à l'intérieur de la bière. Sur un fond de satin immaculé, j'aperçois une robe colorée, des

mains nouées et un chapelet enroulé autour de doigts fins et griffus. Le visage impassible et sans âge de la femme noire qui gît dans le cercueil ressemble au masque d'une idole primitive. Ses pommettes saillantes, son menton volontaire et ses lèvres charnues s'inscrivent sur un visage aux traits forts et sauvages. Ses paupières closes sont maquillées de bleu et un turban pâle cache entièrement sa chevelure...

De fortes bourrasques secouent l'avion juste avant qu'il ne touche le sol. J'ouvre les yeux pour jeter un regard en direction de Julien. Les mâchoires serrées, il s'accroche lui aussi en espérant que ce cauchemar va finir par s'arrêter. Le choc de l'atterrissage est si fort que je crains qu'une explosion s'ensuive. Le commandant applique durement les freins, ce qui a pour effet de faire gémir le métal de la carlingue. Quand l'appareil s'immobilise enfin, une petite voix venue de nulle part s'insinue dans mon esprit pour me chuchoter une chose aussi morbide qu'improbable : la femme du cercueil vient de se réveiller.